



# SÉVILLE AU TEMPS DE L'EXPANSION ATLANTIQUE

[ PAR CHRISTIAN LOUBET, PROFESSEUR EN HISTOIRE MODERNE (MENTALITÉS ET ART) ]



## 1492 : l'aventure d'un Christophe

“C'est moi que Dieu a choisi comme messager, me montrant de quel côté se trouvait la nouvelle terre dont le Seigneur avait parlé par la bouche de saint Jean dans l'Apocalypse (...) et il me montra ces régions”, écrivit Colomb dans son journal en 1500.

Certain d'avoir une vocation spécifique de “porte-Christ”, Cristóforo Colombo (Cristóbal Colón), cartographe et navigateur génois établi à Cordoue, finit par convaincre la reine Isabelle de Castille de subventionner son projet d'expédition risquée. Il avait acquis une expérience “tropicale” dans les plantations de son beau-père feudataire du roi du Portugal, à Madère.

Il essuya d'abord plusieurs refus. Fin 1491, grâce à l'intervention de ses amis franciscains du couvent de la Rábida, il fut de nouveau reçu par la reine de Castille au camp de Santa Fe (où il assista à la chute de Grenade). Alors qu'on l'avait encore renvoyé, le trésorier Santangel convainquit Isabelle de le rappeler et de s'engager sans risque. À l'issue de la *Reconquista* de la péninsule, les hidalgos exaltés par le succès, pouvaient trouver au-delà des mers un nouveau terrain pour la Croisade. Colomb partageait leur idéal messianique (il entra dans le tiers-ordre franciscain en 1496).

La reine concéda le produit d'une taxe locale et donna une modeste caution (équivalent au coût de la moitié d'un des navires engagés). Elle négocia les Capitulations qui faisaient du navigateur inspiré, sans grand frais, un amiral et un vice-roi des terres “à découvrir” dont il aurait 10 % des bénéfices. Les frères Pinzón, armateurs de Palos, montèrent l'expédition avec des équipages locaux. Trois caravelles partirent le 3 août en utilisant la force de l'alizé et firent escale aux Canaries. Le 12 octobre, alors que les matelots étaient au bord de la mutinerie, Rodrigo de Triana aperçut enfin la côte de Guanahani (Bahamas). Ils abordèrent ensuite à Cuba puis Hispaniola (Saint-Domingue). En mars 1493, deux des trois navires revinrent à Séville en exhibant dix “Indiens” effarouchés. La Santa Maria ayant fait naufrage, les trente-huit marins restés sur l'île furent massacrés.



DANS LES RUES DE CUBA ■ N. ROCCA



RODRIGO DE TRIANA ■ E. CARRASCO

Colomb s'était trompé dans ses calculs et les archipels orientaux étaient beaucoup plus loin ; personne ne pouvait imaginer qu'au milieu de l'océan il y avait un autre continent. Après un voyage en 1498, Amerigo Vespucci, cartographe toscan avisé, comprit mieux la topographie et sut médiatiser son hypothèse. Le cosmographe Waldseemüller la confirma et proposa le nom d'Amérique en 1507. Entre-temps, Colomb avait réalisé quatre expéditions avec diverses vicissitudes : accusé de malversations et d'abus de pouvoir, il fut jugé et ramené à Séville dans les fers en 1500 avant de repartir, réhabilité, chercher un passage sur l'isthme (1502-1504). Il mourut en 1506, sans comprendre qu'il avait découvert un nouveau continent.

Dans les Caraïbes, on organisa un système d'exploitation intensif des indigènes tributaires (*repartimiento*) qui rapporta d'abord peu. Mais la conquête du Mexique (1520-1535) avec ses mines d'argent, puis celle du Pérou avec les immenses gisements métallifères du Potosi (1540-1580) devaient alimenter un circuit régulier, la *Carrera de las Indias*. Deux fois par an, les flottes allaient chercher le produit du travail forcé des Indiens. Elles rapportaient à Séville les épices, cuirs et surtout métaux précieux qui allaient irriguer par la suite toute l'économie occidentale. La démographie des indigènes convertis s'effondra sous l'impact du choc microbien et du travail forcé. La prospérité de l'empire des Habsbourgs – sur lequel le soleil ne se couchait jamais – dépassait tout ce qu'on avait connu jusque-là. Séville, avec ses avant-ports de Cadix à Palos, devenait la tête de pont d'un système complexe où s'organisait la première “économie-monde”.



LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE ■ A. ROCHE

## 1600 : au cœur du trafic atlantique

Vers 1600, l'exploitation du Nouveau Monde fait de Séville la plus peuplée et la plus moderne cité de la péninsule. Reconquise au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, la ville avait été embellie par les premiers souverains castillans sans rupture avec l'urbanisme et l'architecture mauresque (style mudéjar). La Giralda, minaret de la Grande Mosquée devenue le clocher d'une immense cathédrale, exposait le meilleur d'une création gothique puis baroque. Tout autour, des dizaines d'églises, de couvents et de chapelles parsemaient le parcours à travers les ruelles ombragées et fleuries, entre des maisons blanchies à la chaux refermées sur leurs luxuriants patios. La haute société investit au XVII<sup>e</sup> siècle le barrio de Santa Cruz correspondant aux anciennes médinas et judéias.

Près de la cathédrale, l'Alcazar n'abritait plus qu'à de rares occasions la famille royale résidant à Madrid ou Valladolid. Entre de vastes jardins bruisants de fontaines, les bâtiments mudéjars finement ouvragés constituaient une ville dans la ville. Les fonctionnaires devaient gérer le commerce atlantique depuis la Casa de Contratación (1502), installée dans l'une des ailes : organisation des flottes, formation des marins,

## Miguel Mañara, le Don Juan repenti de Séville

Tirso de Molina invente en 1630 le personnage de Don Juan "*burlador de Sevilla*" : un libertin sans scrupule, avide de domination, qui séduit et trompe sans connaître aucune limite. Il sera puni de sa transgression par la foudre divine. Inscrit dans le contexte de la société sévillane du Siècle d'or, cette figure deviendra un mythe occidental au fil de multiples versions (de Molière en 1665 à Mozart en 1787) qui mettent toutes en jeu un cynique transgressif châtié pour son impudence. Prosper Mérimée, dans *Les Âmes du Purgatoire* imagine un personnage brusquement converti et inspiré par la vie de Miguel Mañara. Mais c'est Oscar Milosz, en 1912, qui présente Mañara comme un affamé d'absolu, incarnant une certaine forme de donjuanisme dans la radicalité de son comportement d'abord frivole puis ascétique.

**Don Miguel Mañara y Vicentelo de Leca** naquit à Séville le 3 mars 1627, dans une famille aristocrate d'origine italienne enrichie par le commerce. Il mena d'abord une vie mondaine et occupa d'importantes fonctions dans la cité après son mariage en 1648. Bouleversé par la mort prématurée de son épouse Jeronima en 1661, il changea radicalement de vie. Convaincu d'avoir été un grand pécheur, il décida de consacrer sa fortune à l'assistance des plus démunis. À trente-quatre ans, il se voua à une vie spirituelle intense dans le cadre de la confrérie



COUR DANS L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ ■ E. CARRASCO

de la Charité qui le reçut d'abord avec réticence. En 1663, il fut élu frère supérieur. Il finança la construction d'un hospice (1664) qui devint ensuite un hôpital (1672), hospital de la Caridad. Il reformula le règlement de la confrérie soumise désormais à de nouveaux impératifs. Dans la lignée des grands mystiques, il écrivit son *Discours de la vérité* où il affirme la nécessité du détachement des biens matériels ainsi que de la gloire mondaine et souligne que le chrétien, pour son salut, doit pratiquer la charité de façon concrète. En 1674, il abandonna sa résidence de la rue de Levies pour aller vivre près de l'hôpital puis à l'intérieur de celui-ci où il fit aménager quelques chambres. Il mourut le 9 mai 1679, dans l'austérité et le dévouement. Il avait demandé à être enterré sur le seuil de l'église et qu'on inscrive sur la dalle que là gisait "le pire homme qui fut jamais".

Valdés Leal fit le portrait du *Prieur Miguel lisant la Règle* (1682). Il avait d'abord répondu à sa commande par les deux macabres tableaux de Vanité qu'on peut toujours admirer dans la chapelle de l'hôpital, monument caractéristiques du baroque sévillan.



LE QUARTIER DE LA JUDERIA ■ A. ROCHE

administration judiciaire des contentieux et perception de l'impôt royal sur les productions (en particulier minières). Dans la tour de l'Or, jadis dressée par les Almohades sur la rive gauche du Guadalquivir, là où l'ancien rempart rejoignait le fleuve, on entreposait à l'arrivée les trésors venus des Indes. Bien d'autres monuments exprimèrent plus tard l'activité nouvelle, comme la superbe Loge des marchands (casa Lonja).

La *Carrera de las Indias* se concrétise par un système de convoi biannuel. En mai-juin la flotte de Nouvelle Espagne part vers Vera Cruz au Mexique (où sont reçues, via Acapulco, les productions asiatiques venues de Manille). En septembre le convoi s'achemine de Terre-Ferme vers Panama, où sont stockés les produits du Pérou et transportés à travers l'isthme. L'Espagne envoie les textiles, l'huile ou le vin. Elle y exporte du mercure d'Almaden (venu de la sierra Morena), indispensable pour purifier sur place le minerai d'argent par amalgame. Le marché américain importe également toute une production européenne : draps de Normandie, étoffes de luxe d'Italie, bois et poisson séché d'Allemagne ou de Hollande. Les Espagnols, qui ont décrété le monopole à leur profit, ont bien du mal à contrôler ces flottilles de centaines de voiliers qui viennent décharger en permanence sur toute la longueur de l'estuaire, depuis les avant-ports. Les marchandises s'entassent dans un vaste entrepôt en plein air. Entre le fleuve et les fortifications, la place de grève, l'Arenal, est une foire

## Les images des peintres andalous

En Espagne, dans le domaine plastique, la statuaire polychrome religieuse et naturaliste destinée aux retables ou aux *pasos* des processions resta longtemps l'art majeur. En peinture, l'italianisme s'impose au XVI<sup>e</sup> siècle dans toute la péninsule selon le modèle vénitien (Greco, Morales). Après 1600, une forte influence caravagesque arrive par le Royaume de Naples hispanisé (**Ribera**). Dans l'Andalousie enrichie par les trésors venus d'Amérique, d'excellents peintres sévillans réalisent alors une carrière qui s'achève parfois à Madrid. C'est le cas de **Velázquez**, originaire de Triana, formé chez le caravagesque **Pacheco**, devenu peintre du roi Philippe IV, à vingt-quatre ans sur l'intervention du ministre andalou Olivares. Sur place, la commande cléricale (église, couvents), relayée par les confréries, entretient un fort courant thématique, la censure inquisitoriale limitant les sujets laïques. Les plus grands peintres du moment s'expriment pourtant de façons très diverses.

**Herrera le Vieux** (1585-1657), proche de Pacheco, brosse des compositions rigoureuses, sévères et nuancées dans une riche matière chromatique. Son fils évoluera vers un baroque grandiloquent. **Bartolomé-Esteban Murillo** (1618-1682) développe une imagerie sentimentale et picaresque empreinte de merveilleux, dans des compositions savantes aux éclairages soignés et aux nuances "vaporeuses". Il enrichit le "ténébrisme" hérité de Ribera d'un chromatisme rutilant. À Séville, il fonda en 1660 une importante académie avec le jeune Herrera et Valdés Leal.

**Francisco de Zurbarán** (1598-1664) travaille surtout pour les congrégations d'Andalousie avant d'être reconnu à Madrid (1634). Il sculpte dans la lumière les objets et les corps de ses personnages distancés sur un fond neutre, en accordant le plus grand soin à la précision de la forme et de la couleur. La leçon est du même ordre que celle des mystiques : le renoncement, le dépouillement, la perte de soi en Dieu. Elle est montrée avec le maximum d'effets picturaux et le minimum d'effets littéraires. L'intensité de la souffrance se concentre dans la grimace de *Saint Sérapion* mais on ne voit pas ses entrailles arrachées (1628). *Saint François*, le visage caché sous son capuchon, s'enfonce dans la "nuit obscure" en contemplant un crâne.

On peut trouver dans ces personnages l'une des expressions les plus authentiques de l'intransigeance spirituelle qui a nourri les variations autour du mythe de Don Juan (la quête de l'absolu par le défi, la séduction ou l'ascétisme orgueilleux). Quand *Saint Pierre Nolasque* reçoit modestement l'éblouissante apparition de son saint patron crucifié à l'envers, c'est le schéma inversé (positif) de l'irruption de la statue du Commandeur. Le défi sanctionné de Don Juan s'est inversé en ascétisme récompensé. Les jeunes héroïnes chrétiennes que Zurbarán met en scène, vers 1635, toisent le spectateur en arborant fièrement l'objet-fétiche dont le sacrifice a permis l'accès à l'Absolu (les yeux de sainte Agathe ou les seins de sainte Lucie ; ailleurs les roses de Casilda ou le dragon tenu au pied par Catherine). Tous leurs atours déployés confortent la figuration iconique du désir, mais pour mieux suggérer le dépassement de la sensualité dans un processus de sublimation. Par cette conquête symbolique, Don Juan accomplirait sa vocation profonde comme Miguel Mañara, l'un des modèles du mythe, converti à un ascétisme rigoureux.

C'est sur les indications de ce dernier, devenu après sa conversion prieur de l'hôpital de la Charité à Séville, que Juan de **Valdés Leal** (1622-1690) exécuta deux superbes compositions baroques (vers 1670). Le premier tableau montre le surgissement de la mort "en un clin d'œil" (*In ictu oculi*). Autour du squelette, les signes inutiles du pouvoir, de la gloire et de la richesse. Dans la deuxième image (*Finis gloriae mundi*), la main du divin juge soutient une balance ou les signes des péchés et des vertus s'équilibrent (*ni más, ni meno*) tandis que pourrissent à l'avant-plan les cadavres d'un évêque et d'un chevalier (de l'ordre de Calatrava, comme le commanditaire). La figuration macabre s'exprime à travers un graphisme minutieux (à la flamande) dans une ambiance "ténébriste" qui accroît la densité fantasmagorique. C'est l'une des meilleures représentations de la "Mort baroque" (voir les études des historiens Michel Vovelle et Philippe Ariès), solennelle et théâtrale, l'angoisse exorcisée dans le spectacle.



DON MIGUEL DE MAÑARA ■ E. CARRASCO

permanente animée et interlope. Les écrivains (Alemán, Cervantès, Lope de Vega) y situent de nombreuses séquences de vie picaresque. Elle communique avec le quartier populaire de Triana sur l'autre rive.

Avant un convoi, les marchandises ainsi que les vivres nécessaires à une traversée (viande et poisson séché, biscuits, huile, vin et munitions) provenant de nombreuses chaloupes et felouques sont embarquées sur les galères et les galions. Les facteurs des marchands et les capitaines des bateaux établissent les registres soumis au contrôle de la Casa tandis que les commissaires de l'Inquisition vérifient qu'il n'y a pas de livre ou d'objet condamné par le Saint-Office.

Le jour du départ est une fête bariolée pour toute la ville. Le voyage sous les alizés dure jusqu'à 90 jours, avec une escale aux Canaries. Il est semé d'embûches. Le convoi est flanqué d'une escadrille de vaisseaux de guerre prêts à résister aux corsaires. Une taxe spéciale est prélevée pour couvrir les frais de défense et d'assurance, qui s'accroissent sans cesse (*abería*).

L'inquiétude des investisseurs grandit à l'approche des retours, un an plus tard, via les Açores (au printemps puis en été). La perte d'un bateau peut causer la ruine d'un groupe d'armateurs et d'assureurs. Un aviso, détaché, annonce l'arrivée du convoi avec deux ou trois semaines d'avance et l'anxiété atteint alors son maximum. On organise des rituels de prière dans les églises. On craint la razzia des corsaires, très actifs à proximité des côtes. Au dernier moment, il faut encore que les pilotes arrivent à franchir sans encombre la barre et il est rare qu'il n'y ait pas quelques navires accidentés.

Dans une atmosphère de liesse, on procède, après les formalités d'enregistrement, au transfert à la douane des marchandises telles que cuirs, peaux, cochenille, cacao, sucre. Des charrettes à quatre bœufs viennent chercher les métaux dans les galions. En 1595, les chroniqueurs évoquent un produit exceptionnel, débarqué par près d'un millier de chars (or, argent, perles).

Les métaux passent par l'hôtel de la Monnaie où ils sont transformés en espèces : le roi s'en réserve 20 % (le quint) et demande en plus une taxe de monnayage. Certaines mauvaises années, il peut en confisquer tout ou une partie (remboursant les particuliers en monnaie de cuivre ou en titres de rente). Un "bon convoi" relance toute l'activité locale. Le commerce suscite une transformation sur place des produits tropicaux (cuir, sucre, cochenille, perles, métaux) avant l'exportation vers la péninsule ou l'Europe. Là aussi, on rassemble et on élabore ce qui est destiné à l'Amérique.

Dans une monarchie farouchement intégriste qui a expulsé les juifs en 1492 et les morisques en 1609, toute exploitation commerciale est exclusivement réservée aux Castillans, mais une licence peut être accordée aux autres sujets du souverain espagnol. Parmi les nombreux étrangers, les Français ont des positions modestes de boutiquiers ou d'artisans, mais certains se font passer pour Flamands ou Franc-Comtois. Les Génois contrôlent l'essentiel des tractations financières de la monarchie espagnole dont ils sont, par contrat, les prêteurs et les banquiers. Très présents à Séville, ils se sont souvent unis à des familles locales et naturalisés. Beaucoup d'autres ont des intermédiaires locaux, des "facteurs" ou simplement des "prête-noms". Les étrangers ne peuvent pas exporter d'argent : il leur faut trouver des stratagèmes pour bénéficier de leur gain. Ainsi au large de Cadix, avant l'arrivée, s'organise une contrebande : des capitaines espagnols livrent aux Anglais ou aux Hollandais la part qui revient à certains marchands.



EXEMPLE DE STYLE MUDÉJAR ■ N. DELAÇE

## Métropole éphémère du monde occidental

Le centre de la vieille ville est le foyer d'une vie sociale exubérante : autour de la cour des Orangers de l'Alcazar, on discute des tractations, des cours et des prêts, tandis qu'on y quête la moindre information sur les flottes. La cour et ses marches (*gradas*) ne suffisent pas et la cathédrale étant elle-même investie, on fit construire la Loge des marchands (ouverte en 1598). Le centre de la vieille ville, l'Alcaicería, est constitué d'une succession de boutiques d'argentiers, de bijoutiers, de marchands de soie ou de toile. Les articles courants se vendent rue de Castro où se pressent menuisiers, forgerons, armuriers ; tandis que la rue des Francs est spécialisée dans la mode et le luxe. Partout grouillent porte-faix, vendeurs de rue, vagabonds et mendiants : les *pícaros*.

Tandis que Madrid atteint 100 000 habitants, Séville double entre 1550 et 1600 et sa population dépasse 150 000 résidents. La société est très mobile avec des fortunes rapides et des spéculations, des délits et des chutes. Les Grands possèdent d'importants domaines en Andalousie, qui leur permettent d'entretenir de somptueux palais dans la capitale régionale (comme la casa de Pilatos des Medinaceli). La petite noblesse "hidalga" est rare. La bourgeoisie d'affaire, beaucoup plus présente ici que dans le reste de la péninsule, est irrésistiblement attirée vers la condition nobiliaire qu'elle obtient en achetant titres ou charges administratives.

Suite aux longs conflits de la *Reconquista*, la pratique de l'esclavage des infidèles capturés est ici tolérée depuis des siècles. De l'autre côté de la Méditerranée, il y a des captifs chrétiens qu'il faut racheter à prix d'or, ce à quoi s'emploient certains religieux comme les mercédaires (illustrés par Zurbarán). Les étrangers sont très surpris par le nombre de Maures et de Noirs dans la ville. Seuls les Portugais (intégrés dans la monarchie ibérique entre 1580 et 1640) ont l'autorisation de pratiquer la traite des Noirs d'Afrique en Amérique : au passage, certains sont vendus à Lisbonne ou à Séville. Chaque famille aisée en possède pour le service domestique ou pour les faire travailler comme ouvrier ou artisan. Certains propriétaires modestes vivent même de leur activité mercenaire. Souvent convertis, ils ne sont pas pour autant affranchis ! Refoulés des organismes traditionnels, ils s'organiseront même en confrérie spécifique (*cofradía de los Negritos*).

À Séville se forge une mentalité "américaine" qui tranche avec le reste de l'Espagne. La spéculation entraîne d'une part une augmentation du coût de la vie et d'autre part une alternance très forte des fortunes et des faillites. Les historiens (Hamilton puis Chaunu) ont démontré que la forte hausse des prix qui surprit le siècle a commencé et s'est surtout développée ici avant le reste du continent, en relation directe avec l'afflux des métaux américains. L'argent coule à flot et même les *pícaros* en recueillent des miettes. Mais l'investissement dans la *Carrera* est risqué. À intervalles réguliers, baisse de production, succès des corsaires étrangers et interruption de trafic génèrent une cascade de faillites. Parfois l'État fait banqueroute (à quatre reprises entre 1550 et 1620)

et négocie un délai ou une cessation de paiements avec ses grands banquiers génois, ce qui déclenche des effets collatéraux dans tout le système. Mais quand l'activité repart, le profit est accru et peut permettre jusqu'au doublement de la mise. La richesse culmine vers 1580 et la crise s'amorce dès 1630, avant le déclin définitif à l'avènement des Bourbons vers 1700. Il faudra alors ouvrir le monopole aux Anglais.

Les nouveaux riches exhibent une élégance ostentatoire. Dans les beaux quartiers, les belles dames sont au balcon de vastes demeures ouvertes sur la rue. Les Sévillanes sont célèbres pour leur élégance désinvolte.



JARDIN SÉVILLAN ■ J. VAILLIER

De nombreuses fêtes religieuses et profanes rassemblent tout le monde dans un sentiment de puissance et de richesse partagé. Elles culminent pendant la semaine sainte. Une cinquantaine de confréries des paroisses ou des métiers rivalisent de luxe dans les processions au fil des rues tapissées et illuminées, arborant les statues richement vêtues de la Madone ou des saints patrons. Richesse et piété se conjuguent dans un mécénat efficace qui a fait le succès des ateliers locaux d'où sortirent les plus grands peintres espagnols : Vélazquez, Murillo, Zurbarán. Mais il y a trop de tentations dans cette ville riche. Sainte Thérèse, venue pour fonder un couvent carmélite, remarque que "les injustices que l'on commet dans cette région sont chose singulière de même que le manque de vérité et la duplicité".

Le conseil municipal, qui fixe le prix des denrées, est fréquemment accusé de favoriser la spéculation, enrichissant des intermédiaires. Les délégués du peuple (*jurados*) multiplient les doléances. Ils déplorent aussi la saleté et le manque d'hygiène des rues, propice à la propagation d'épidémies. Selon de nombreux textes, police et justice sont corrompibles : seuls les modestes sont condamnés aux galères ou à la pendaison. Dans cet eldorado interlope pullulent les profiteurs, du mendiant au spadassin en passant par toutes sortes de voleurs. De part et d'autre de la cathédrale, dans les cours des Ormes et des Orangers, les malfaiteurs trouvent asile en profitant

du privilège ecclésiastique. On y voit même des tavernes avec des filles et des tables de jeu ! L'espace le plus "hors la loi" est l'abattoir (évoqué par Cervantès dans le *Colloque des chiens*). La vaste prison royale de la rue Sierpes est fréquentée par une foule qui entre et sort à tout moment. La plupart des 2 000 détenus sont des bandits. On y pratique des rites d'initiation violents pour sceller une communauté de délinquants solidaires. Le chroniqueur Morgado en témoigne dans son *Histoire de Séville* dès 1587, ce que confirme Cervantès – qui y fit deux courts séjours en 1599 et 1602 pour délit mineur.

C'est l'Espagne entière (et même, au-delà, toute l'Europe) qui est suspendue aux arrivées des convois de la *Carrera*. Chaque année à l'affût, les rois demandent les prières des religieux. En 1643, au moment de la défaite de Rocroi, Philippe IV, aux abois, sollicite son amie, sœur María de Agréda.

En 1648, les traités de Westphalie scellent l'échec des Habsbourg. La décadence s'amorce dès 1650, après l'année de la grande peste qui anéantit la moitié de la population de Séville. La production des métaux s'est déjà ralentie. Le trésor a été dilapidé en vain : faute d'avoir investi dans le développement industriel, l'État a raté la révolution capitaliste. La diminution des ressources engagées dans la politique impérialiste entraîne un inexorable déclin politique de l'Espagne. Un esprit féodal et religieux s'est maintenu et l'idéal resté chevaleresque ne permet pas la juste conception de la modernité. Les plus lucides dénoncent une distorsion, comme Velázquez ou Cervantès. Dans cette "république d'hommes enchantés" (Cellorigo), la "vie est un songe" (Calderón). Les grands poètes canalisent leur talent dans un lyrisme mystique. Sur les places, propices au spectacle baroque, la scénographie régulière des *autos sacramentales* et la solennité exceptionnelle des *autos da fé* de l'Inquisition (huit à Séville sous Philippe IV en trente-cinq ans) illustrent toujours les nombreuses fêtes rituelles. Mais le public exalté paraît de plus en plus déconnecté d'une réalité qui s'assombrit au fil du siècle.

L'Espagne a réalisé la première mondialisation autour de Séville. Avec talent et panache, les conquistadors ont fait de l'expansion outre-mer une "croisade quichottesque". Ils ont seulement tiré les marrons du feu pour permettre l'expansion de la bourgeoisie du nord de l'Europe. Puis Séville est (re)devenue la capitale régionale d'une Andalousie pittoresque et somnolente.



LA TOUR DE L'OR ■ O.T. ESPAGNE

## Bibliographie

On retiendra :

- les travaux fondamentaux sur la période des grands historiens français : Braudel, Chaunu, Pérez
- les nombreux ouvrages de B. Bennassar : *L'Homme espagnol* (1975), *Un Siècle d'or espagnol* (1982), *Christophe Colomb* (1992), *Le Temps de l'Espagne* (1999) avec B. Vincent
- M. Defourneaux : *La Vie quotidienne en Espagne au Siècle d'or* (1964)
- les textes de la littérature picaresque : notamment *Rinconete et Cortadillo* de Cervantès ou *Guzman de Alfarache* de Mateo Alemán

# La Cornouaille

## Littoral atlantique

Longues plages de sable fin, ensoleillées et propices au *farniente* estival. Éperons rocheux constamment battus par les vents. Falaises verdoyantes qui se jettent dans le bleu atlantique et authentique. Grandes baies peuplées de bateaux. Alternance de criques et de grèves désertiques incitant à la balade. L'Armor, du nom gaulois désignant le "pays au voisinage de la mer", est tout cela à la fois. Et bien plus encore. La diversité des paysages du littoral breton en général, et de Cornouaille en particulier, représente l'un des attraits et des atouts majeurs de la région. Houle, ressac, lames, embruns, large, gréments... tout un vocabulaire qui véhicule une foultitude d'images de mer déchaînée, de marins perdus, de paysages déchirés. Le contact avec la réalité permet de vérifier et de contrebalancer cette imagerie d'Épinal par une atmosphère chaude et tranquille les jours de beau temps, par le calme d'une population qui en a vu d'autres ou la sérénité du chemin des douaniers. Comme un équilibre précaire que la moindre bise peut rompre à tout moment.



CORNOUAILLE ARMORICAINE || C. DEMOUVEAUX

## Bien à l'abri

Édifiée au Moyen Âge, la ville close de Concarneau est abritée des fureurs océanes par ses remparts fortifiés. Voulant protéger ses habitants de toute intrusion malvenue, il semblerait qu'elle fut également une cache discrète pour les brigands. Mais plus de ça aujourd'hui. En traversant le pont qui la sépare de la ville nouvelle et en se promenant le long de ses ruelles, c'est plutôt le charme d'une cité médiévale et la quiétude d'une bourgade de province qui transparaissent. De la porte principale, gardée par le fameux beffroi, symbole même de la ville, jusqu'au petit bois, paysage étonnant dans un tel environnement, en passant par la rue principale, bordée de maisons de granit soigneusement restaurées et décorées, et la place Saint-Guérolé, située au cœur de la ville close et empreinte de nostalgie, la promenade ressuscite un passé qui n'a rien à envier aux plus grandes capitales. Il suffit de s'attarder un peu pour entendre le vent conter l'histoire de la ville et égrener les noms prestigieux, tels Duguesclin, Henri IV ou Vauban..., ayant contribué à la renommée et à la sauvegarde de la cité.



LES FORTIFICATIONS DE CONCARNEAU || CRT BRETAGNE/M. SCHULTE-KELLINGHAUS

## Gastronomie bretonne

Difficile de dissocier la Bretagne de sa spécialité gastronomique : la crêpe. Ou plutôt les crêpes, tant les variétés diffèrent d'une région à l'autre, voire d'une famille à l'autre. D'origine très ancienne (vers 7 000 ans avant J.-C.), la recette de base est des plus simples. Il s'agit d'un mélange de farine et d'eau que l'on retrouve dans toutes les civilisations, qu'il soit réalisé à partir de farine de blé (Europe), de farine de riz (Asie), de farine de maïs (Amérique du Sud)... Au XII<sup>e</sup> siècle, les croisés rapportèrent le sarrasin d'Asie et cette plante trouva en Bretagne une terre tout à fait accueillante. C'est ainsi que se développa dans la région la galette de sarrasin, avant d'être concurrencée par la crêpe de froment, céréale jusqu'alors beaucoup trop chère. Pour les défenseurs de la tradition, la crêpe se nomme galette, ne se prépare qu'avec de la farine de sarrasin et se complète d'une garniture salée, comme les œufs, les saucisses... Pour les adeptes de la friandise, elle est à base de farine de froment, douce et légère, et se mange nature, avec de la confiture, du beurre salé ou toute autre garniture sucrée. Il convient de les accompagner d'une bolée de cidre ou d'un verre de lait ribot – légèrement fermenté et typiquement breton. Bon appétit !



|| CRT BRETAGNE/J.-P. GRATIEN

# Essaouira, la mariée de l'Atlantique



VUE SUR LE PORT D'ESSAOUIRA ■ M. LERICHE

Ici la mer vient se cogner aux sombres rochers, à l'ocre des remparts. Ici la chaleur brûlante du désert laisse place à la fraîcheur d'une brise marine. Essaouira l'océanique, la lumineuse s'avance fièrement et audacieusement en direction de l'Atlantique. Nous sommes dans une ville portuaire tournée vers l'immensité bleue. La foule y est dense et l'activité incessante. L'ancienne Mogador se découvre comme on pénètre un labyrinthe. Il faut savoir s'y perdre... s'étonner des bruits, des odeurs et savourer le charme discret d'une cité envoûtante.

Nous quittons Agadir, station balnéaire bourdonnante d'activité, par une route qui nous conduit vers Essaouira entre mer et forêts d'arganiers. Quel étrange spectacle nous réserve cette région ! J'ai l'impression que mon imagination me joue des tours quand pour la première fois, je crois apercevoir par la fenêtre du car la barbiche blanche d'une chèvre au sommet d'un arbre ! Mais non, je n'ai pas rêvé. Notre accompagnatrice nous explique qu'effectivement les chèvres, particulièrement friandes des jeunes pousses de l'arganier et de son fruit, n'hésitent pas à quitter le plancher des vaches pour satisfaire leur gourmandise. Nous nous arrêtons quelques instants pour observer cet étonnant phénomène et prendre des photos.

Bientôt nous arrivons à Essaouira, par le Sud, en longeant une immense plage de sable aux chaudes couleurs que vient hurler l'écume des vagues. De loin les imposantes murailles des remparts viennent rehausser la blancheur des maisons aux persiennes bleues. Des volées de mouettes planent dans le ciel céruléen. Nous nous rapprochons du port, cœur de la ville, d'où partent encore de nombreux bateaux de pêche à la sardine. Notre

guide nous apprend qu'Essaouira était déjà une escale pour les navigateurs phéniciens durant l'Antiquité, avant d'être fréquentée par les Romains qui venaient y acheter de la



MAISON TYPIQUE ■ M. CANTINELLI

pourpre. Cette substance particulièrement répandue à l'époque était extraite d'un coquillage très présent dans la région et a d'ailleurs donné son nom aux îles Purpuraires toutes proches. On doit la création du port et de la muraille d'enceinte au sultan Sidi Mohammed ben Abdellah qui souhaitait rivaliser avec Agadir après le retrait des Portugais. En 1764, il fit appel à un Français disciple de Vauban, Théodore Cornut, pour en dessiner les plans sur le modèle de Saint-Malo. Plusieurs batteries de canons offertes au sultan par l'Espagne furent installées le long de la sqa de la Kasbah pour défendre la ville et les marchandises en transit. Essaouira devint alors un important centre commercial allant même jusqu'à assurer 40 % des échanges maritimes du Maroc. Ce n'est qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle avec l'établissement du protectorat français que la cité entama son déclin en partie dû au développement d'Agadir et de Casablanca. Mais l'activité portuaire est encore bien vivante comme le rappelle son cortège de petites barques bleues alignées dans la rade. Même si les infrastructures plus modernes des villes voisines concurrencent Essaouira, le



CHEVRES SUR UN ARGANIER ■ C. BICHARD

marché à la criée est encore bien vivant. Essaouira n'est pas une beauté que l'on admire dans le silence et le recueillement. On y crie, on y exprime son enthousiasme pour sa richesse architecturale. Les remparts et la médina, très beaux exemples de transposition du modèle européen de fortification en Afrique du Nord, vaut d'ailleurs à la cité marocaine d'être classée au patrimoine mondiale par l'Unesco depuis 2001. Une fois passée la porte de la Marine (construite par un Anglais en 1769), nous arrivons place Moulay Hassan que viennent égayer les terrasses des cafés et restaurants.



DANS L'ATELIER D'UN MARQUETEUR ■ D. CHARREYRON

La foule est dense et les couleurs vives. Il est temps à présent de s'aventurer dans les ruelles étroites et fraîches de la médina. Les plans d'Essaouira furent dessinés avant son développement par le même architecte que le port et les remparts. La ville est toujours organisée autour d'artères rectilignes d'où partent de tortueuses ruelles, ponctuées de portes qui viennent couper le vent. La rue Sidi-Mohamed-ben-Abdallah, longue d'un kilomètre, traverse la ville. Elle est bordée de riches maisons blanches aux volets bleus derrière lesquels se cachent certainement quelques patios ombragés et calmes.

Le mellah, le quartier juif, rappelle que la ville fut occupée par une importante communauté juïque jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Elle légua un savoir-faire artisanal incomparable notamment en matière d'orfèvrerie. Si les Juifs ont quitté la ville, la bijouterie reste aujourd'hui encore très répandue à Essaouira. Nous apprenons d'ailleurs que dans la tradition marocaine le port des bijoux reste fidèle à des coutumes ancestrales. Leur disposition

sur le corps ou les vêtements renvoie à des significations bien particulières. Où donc placerai-je la très jolie broche que je viens de négocier ?

Plus loin, nous avons la chance de découvrir l'atelier d'un marqueteur traditionnel qui nous explique lui-même son métier. Il travaille surtout le bois de thuya, incrusté de nacre, de fil de cuivre ou d'argent et de fragments d'os de dromadaire. Nous admirons ses mains habiles qui découpent, collent, incrustent, vernissent... Cet art minutieux fait la réputation d'Essaouira depuis l'Antiquité, mais ce n'est qu'au xx<sup>e</sup> siècle qu'il s'est véritablement développé. L'artisanat utilitaire s'est alors transformé en artisanat d'art, remplaçant le commerce au rang d'activité principale de la ville. Arabesques et décors géométriques ornent les tables basses, les meubles et les coffrets de toutes tailles et de toutes formes. Si certains membres du groupe choisissent de finir l'après-midi dans les ruelles du souk, à admirer les étonnantes couleurs des tapis ou humer l'odeur des épices, je préfère pour ma part profiter d'un splendide soleil couchant sur l'océan. La lumière orangée de la fin du jour donne un nouvel éclat à l'ocre des remparts. Tout le paysage s'embrase comme un dernier éclair avant la nuit et le vent amène avec lui la fraîcheur et les effluves de la mer...



LA PORTE DE LA MARINE ■ C. BICHARD

## L'huile aux trésors...

Utilisée depuis des siècles au Maroc, l'huile d'argan a fait son apparition il y a quelques années dans nos assiettes et nos boutiques de cosmétique. Tirée de l'arganier, petit arbre très répandu dans la région d'Essaouira, elle est utilisée aussi bien en cuisine qu'en produit de beauté. Son petit goût de noisette et d'amande qui apporte une tonalité particulière au couscous, associé à sa richesse en vitamine E, fait de l'huile d'argan un aliment à la fois savoureux et bon pour la santé. Appliquée sur le corps ou la chevelure, elle devient alors l'amie des peaux sèches ou des cheveux abîmés qu'elle nourrit en profondeur. Une manière tout à fait naturelle de retrouver éclat et santé !

## Funérailles célestes, ou la rencontre de la Chine et du Tibet

Certains voyages se font par curiosité. D'autres par défi. Certains par envie. Et d'autres encore se font par nécessité, parce qu'on n'a pas le choix, qu'il y va de notre survie. C'est l'un de ceux-là qu'a entrepris Shu Wen, de la Chine au Tibet, à la recherche de son mari donné pour mort.



PAYSAGE TIBÉTAIN ■ A.-G. BRUGERON

Dans la Chine des années cinquante, Wen a tout pour être heureuse. La République populaire de Chine vient d'être proclamée, suscitant un nouvel ordre économique et social et des réformes modérées. Tous les espoirs sont permis. Ses études de médecine finies, Wen vient d'épouser l'homme qu'elle aime, Kejun, également médecin. Mais il y a une ombre au tableau : ce dernier s'est engagé dans l'armée afin de soulager les blessés, victimes des affrontements qui ont lieu entre l'armée chinoise et les Tibétains. Quelques mois après son départ, l'armée informe Wen que son mari est mort au Tibet, sans plus de détails. N'acceptant pas la nouvelle, Wen décide de partir sur les traces de Kejun afin de savoir ce qu'il s'est réellement passé. Elle va rester plus de trente ans dans les contrées tibétaines, loin de tout ce qu'elle connaît, à la recherche de son amour perdu. C'est son aventure, présentée comme une histoire vraie, que nous raconte Xinran dans *Funérailles célestes*.

### Le choc

En quittant Suzhou, Wen ne laisse pas seulement un pays, elle abandonne également sa famille, sa langue, son environnement, ses

repères... C'est une ville idéalisée que nous décrit l'héroïne : "les maisons avec leurs petits ponts sur l'eau, les temples sur les collines surplombant le fleuve, les verts luxuriants du delta du Yangtse...", comme pour mieux démontrer à quel point elle n'est pas préparée à ce qui l'attend. En empruntant la route reliant le Sichuan au Tibet, c'est toute la complexité d'une région qui transparait : les saisons semblent se succéder en quelques minutes, le temps passe en un instant de la chaude journée de printemps aux flocons de neige hivernaux. Quant aux paysages, ils sont également un choc : nombre incalculable de montagnes à franchir, tournants et lacets qui se suivent sans fin, plaine qui s'étend à l'infini, sans aucun point de repère permettant de s'orienter. Les paysages désertiques et désolés alternent avec des défilés dangereux où le vent ne laisse que peu de répit, mettant à l'épreuve Wen ainsi que les nomades qui l'accompagnent.

### Tenir bon

Car dans son malheur, Wen a la chance de faire des rencontres qui vont changer sa vie. Tout d'abord Zhuoma, qui représente le contre-



Titre original : *Sky Burial*  
Auteur : Xinran  
Traductrice : Maïa Bhârathî  
Éditeur : Éditions Philippe Picquier  
Date de sortie : 2005

point de l'héroïne : venant d'une riche famille tibétaine, elle a eu l'occasion de vivre en Chine et livre son point de vue sur le pays, entre choc culturel et fascination. C'est donc avec elle, qui connaît sa langue et a vécu une expérience similaire, que Wen va tisser des



PAVILLON DANS LE JARDIN DU MAÎTRE  
DES FILETS À SUZHOU ■ J. MARTIN

liens privilégiés et grâce à qui la jeune femme va supporter sa nouvelle vie. Grâce également à une famille de nomades qui va l'accueillir sans hésiter puisqu'il est dans les traditions du peuple tibétain de recevoir chez soi tout visiteur, que l'on soit pauvre ou riche. Une famille qu'elle va suivre pendant une vingtaine d'années, au gré de leurs déplacements et de leurs besoins, et au sein de laquelle Wen va progressivement prendre une place à part entière. Une famille qui va également l'aider dans sa quête pour retrouver son amour perdu. Une famille qui va surtout lui faire découvrir la beauté de ce peuple nomade, empreint de simplicité et de spiritualité.



DÉTAIL DU JOKHANG, À LHASA || C. GENTY

## La découverte d'un peuple

Bien loin des clichés qui circulaient en Chine lorsqu'elle a quitté le pays, Wen fait connaissance avec un peuple tibétain dont les mœurs lui échappent dans un premier temps. Les rapports entre les gens, entre les membres d'une même famille, ne lui apparaissent pas toujours clairement. La dureté de la vie quotidienne et des tâches domestiques, elle qui était plutôt habituée à l'étude, lui pèsent. Mais le plus étrange pour elle est leur rapport à la religion. C'est Zhuoma qui résume le mieux ce lien lorsqu'elle dit que "la religion est l'âme du peuple tibétain". Les pratiques religieuses de la famille sont effectivement très présentes : prières constantes tout en travaillant, réunions fréquentes de la famille pour les incantations, voyages pour faire graver dans la pierre des inscriptions afin de protéger la famille... La religion est généralement vécue de façon discrète et intime, sans ostentation, mais donne également lieu à des manifestations extraordinaires : "Au loin, il y avait une mer de gens et d'étendards. Les étendards flottaient dans la brise, se mêlant au claquement des bannières plantées dans le sol, et tout semblait vibrer de couleur et de mouvement." Cette vie faite de spiritualité, de simplicité, de temps suspendu, mais aussi de sérénité, d'autonomie, de petites satisfactions, après avoir dérouté la jeune



GRANDE PLACE À LHASA || M. GALTIER

Chinoise, finit par lui convenir. Elle se coule dans le moule nomade tibétain et adopte peu à peu le mode de vie local : vêtements, travaux, manière de penser, jusqu'à partager les mantras qu'elle finit par connaître et réciter par cœur, absorbée elle aussi dans la prière. Au début du livre, on rencontre une jeune Chinoise, parfaitement conforme au modèle de l'époque, mais c'est une Tibétaine qui rentre chez elle, trente ans plus tard.

## Le retour

Car après bien des péripéties et des aventures, après avoir fait des rencontres bouleversantes et découvert ce qu'il est advenu de son mari, après avoir finalement compris ce que sont

réellement ces funérailles célestes, qui donnent son titre au livre, Wen retourne en Chine. C'est bien sûr une Chine totalement transformée qu'elle retrouve et qui n'a plus rien à voir avec celle qu'elle a quittée. Une Chine qui a traversé bien des épreuves dont Wen n'a même pas entendu parler. Une Chine qui tente de se relever, de se développer et de se moderniser. Une Chine qui apparaît aux yeux de Wen aussi étrange que pouvait l'être le Tibet à son arrivée. Comme pour boucler une boucle commencée trente ans plus tôt et réaliser que le voyage entrepris par Wen l'avait emmenée non seulement jusqu'à son amour perdu ainsi qu'à la découverte d'un peuple inconnu et incroyable, mais également et principalement à la rencontre d'elle-même.

## Une princesse légendaire

Symbole de l'alliance sino-tibétaine, le mariage, au VII<sup>e</sup> siècle, entre la princesse chinoise Wencheng et le roi tibétain Songtsen Gampo alimente aujourd'hui encore bien des anecdotes et des légendes, au point qu'il est très difficile de séparer la fiction de la réalité historique. Les deux peuples s'accordent en tout cas pour donner à la princesse un rôle prépondérant dans le développement du Tibet. Pour les Chinois, c'est l'idée de la civilisation chinoise transformant le Tibet "barbare" qui prévaut, donnant même lieu à une œuvre théâtrale de propagande dans les années soixante et à un opéra sino-tibétain en 2005 sur le thème de la réconciliation entre les peuples. Les Tibétains adorent et honorent Wencheng comme celle qui a apporté et répandu la religion bouddhiste, élément fondateur de la région, ainsi que des techniques agricoles utiles à la survie du peuple tibétain. Dans *Funérailles célestes*, la légende est racontée à Wen à proximité de la zone des "Cent Lacs", indiquée comme "l'endroit où Wencheng, la princesse chinoise de la dynastie Tang du VII<sup>e</sup> siècle, a épousé le roi tibétain Songtsen Gampo [...] Wencheng a apporté le bouddhisme chez nous et nous a montré comment cultiver l'orge. Le roi et son épouse ont passé leur lune de miel près de la source du fleuve Jaune avant d'entreprendre le dur voyage vers le sud jusqu'à la capitale Luoxi, maintenant Lhasa."

# Simon Bolivar, el Libertador

Figure emblématique de l'indépendance de l'Amérique latine, icône révolutionnaire dont l'idéologie influence aujourd'hui encore la vie politique, Simon Bolivar tient une place toute particulière dans le cœur de bien des Sud-Américains. Places, statues, aéroports et universités rendent hommage au Libertador qui incarne la résistance de tout un peuple face à l'opresseur. Ses actions militaires mais aussi ses idées ont laissé une empreinte forte dans l'histoire du continent jusqu'à faire de ce général une véritable légende qui a su traverser les siècles.



Lorsqu'il retransverse l'Atlantique, l'Espagne est affaiblie par l'invasion napoléonienne et les idées indépendantistes prennent de l'ampleur. Commence alors, à l'orée des années 1810, une lutte parfois violente mais toujours passionnée pour libérer les vice-royautés hispaniques de la domination du colonisateur européen. Simultanément, les peuples qui composent la Nouvelle-Grenade se soulèvent. L'ambition du général et membre de la Société patriotique, Simon Bolivar, est alors de réunir les efforts de tous les Sud-Américains pour gagner la guerre et de créer une ligue des nations de l'ancienne Amérique espagnole. Il tente d'unifier des armées disparates et mal équipées afin de lutter contre un ennemi souvent bien mieux armé.

À Quito, un premier coup d'État intervient le 10 août 1809. Aujourd'hui fête nationale en Équateur, cette date restera, malgré les nombreux revirement de situations qui suivront, comme la première étape d'une



PLACE DE L'INDÉPENDANCE À QUITO || R. ALBIGNAC

## Le combat d'une vie

Simon Bolivar est né en 1783 à Caracas mais sa nationalité est avant tout sud-américaine. Bien que le Venezuela soit sa terre natale, ce fils de notables s'est senti investi d'une mission : la libération de tout le peuple d'Amérique latine. C'est aux côtés des Équatoriens, des Colombiens, des Péruviens, des Boliviens et des Vénézuéliens qu'il a combattu toute sa vie.

Lorsqu'il voit le jour à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Espagnols et Portugais se partagent les terres nouvelles d'Amérique du Sud qu'ils ont transformées en colonies et dont ils exploitent les richesses. Les vice-royautés de Nouvelle-Grenade, Lima et Rio de la Plata appartiennent à l'Espagne, tandis que le Portugal possède un territoire à peu près équivalent au Brésil actuel. À Caracas, la famille Bolivar fait partie de la classe sociale des *Mantuanos*, c'est-à-dire des descendants des conquistadors espagnols, bénéficiant de nombreux privilèges. Orphelin très jeune,

Simon Bolivar passe son enfance et sa jeunesse chez son grand-père puis chez ses oncles qui le confient comme interne au directeur de l'école publique, Simon Rodriguez. Le jeune garçon sera certainement très influencé par cet homme, admirateur de Rousseau et de la philosophie des Lumières. À 16 ans, son oncle l'envoie en Europe pour tenter d'assagir l'adolescent devenu agité et fugueur. Il séjourne tout d'abord à Madrid puis à Paris où il mène une vie sociale très intense. Il apprend beaucoup dans les salons qu'il fréquente assidûment. Mais surtout, il observe les événements politiques qui voient l'avènement du jeune général Bonaparte dont il admire le génie militaire. En France, il retrouve son maître et ami Simon Rodriguez avec qui il part à Rome. La légende raconte que c'est là, au sommet du mont Sacré, qu'il jura solennellement de libérer l'Amérique du Sud de la domination espagnole, le cœur et l'esprit pleins des idées de liberté et d'égalité de la Révolution française.



PARIS, PARC MONTSOURIS, STATUE DE SIMON BOLIVAR || E. BONS



GUAYAQUIL, VILLE DE LA RÉPUBLIQUE DE GRANDE COLOMBIE ■ FMPT

marche vers l'émancipation. Le combat est alors loin d'être achevé puisque l'insurrection est rapidement circonscrite, les armées espagnoles étant libérées du poids des guerres napoléoniennes après la chute de l'empereur. Ce n'est qu'en 1822, après bien des combats et des rebondissements, que Bolivar fait une entrée triomphale dans la ville de Quito. La Grande-Colombie qu'il préside devient un état unitaire indépendant regroupant les territoires actuels du Venezuela, de l'Équateur, de la Colombie et du Panama. L'année suivante, en 1823, c'est au tour du Pérou de demander l'aide du général Bolivar face à la division des républicains et à la menace de l'armée royaliste. Il se rend alors à Lima où il est nommé dictateur (dans le sens antique du terme) afin de rétablir l'ordre. La bataille d'Ayacucho, menée par le brillant général José de Sucre, met fin à la guerre d'indépendance en 1824. Mais le rêve de rassemblement de Simon Bolivar, incarné par la République de la Grande-Colombie, sera de courte durée. Alors que le général tente de libérer les pays andins du sud, le Venezuela et l'Équateur font sécession en 1830. L'union tant souhaitée par le général vénézuélien se disloque. C'est dans la plus grande déception qu'il s'éteint alors dans une hacienda proche de Santa Marta, emporté par la tuberculose qui le rongait depuis des années.

## Libérateur ou dictateur ?

Reste aujourd'hui une légende, un mythe, la fierté du peuple sud-américain qui a su, sous son impulsion, se libérer par lui-même de l'opresseur espagnol. Le charisme et la

fougue du personnage expliquent certainement en partie le formidable engouement des populations pour le talentueux général. Car, plus qu'un militaire, Bolivar était un meneur d'hommes. Il a tout d'abord convaincu les habitants que l'indépendance était possible, que de leur entraide naîtrait une force suffisante pour mettre fin à des années de soumission et d'injustice. Ce fils des Lumières a puisé l'essence même de sa pensée dans les idées de la Révolution française. La liberté, la souveraineté populaire, le progrès étaient pour lui des valeurs fondamentales. Cet autodidacte a tout appris de ses nombreuses

lectures et de ses rencontres, notamment en France. C'est là qu'il a fait la connaissance, dans les salons, d'hommes politiques, de militaires, de diplomates, de scientifiques, qui ont nourri sa réflexion. Mais plutôt qu'une simple transposition d'un modèle européen, Bolivar a su trouver un système de gouvernement adapté aux réalités de l'Amérique latine. Selon lui, seule l'union permettrait à son continent de retrouver la liberté, mais aussi de se développer.

Cependant, sa conviction et son idéalisme l'ont mené à s'éloigner des valeurs démocratiques quand il a assumé la direction des territoires qu'il a libérés de manière autoritaire. Malgré son attachement aux droits de l'homme et au vote des citoyens, Bolivar admet parfaitement la présence d'un dirigeant omnipotent et élu à vie afin de régir d'une main de fer le fonctionnement du pays. Selon lui, la république n'est possible en Amérique du Sud qu'à la condition d'un pouvoir exécutif très fort. Même si certains affirment que la prise du pouvoir autoritaire de Bolivar s'explique par un contexte de crise grave et fut de courte durée, il est considéré par beaucoup comme un tyran qui a sacrifié la démocratie au profit de ses projets ambitieux.

Malgré les excès dont il s'est rendu coupable, Simon Bolivar reste un personnage essentiel en Amérique latine. Sa vie entière dévouée à la libération de son continent, son combat pour l'émancipation politique et économique des pays sud-américains sont toujours des exemples pour nombre de politiciens et un idéal pour le peuple. Un pays, deux monnaies (le boliviano en Bolivie et le bolivar au Venezuela), un cigare cubain... portent son nom, comme un hommage à cet idéaliste précurseur qui changea le cours de l'histoire.



LE PÉROU OÙ BOLIVAR FUT NOMMÉ DICTATEUR ■ N. BIGUENET

Retrouvez le programme "Équateur : sur les chemins de la Liberté" dans la brochure Été-Automne 2009 et sur [www.artsetvie.com](http://www.artsetvie.com)

## Bien choisir son voyage

Ces derniers temps, les propositions en matière de découvertes et de voyages sont devenues innombrables. Bien sûr les critères principaux restent l'attrait culturel, le temps à disposition et le budget. Mais une fois ceux-ci intégrés, le champ des possibles est encore très important. Alors, pour vous aider à vous y retrouver, voici quelques repères.

### Aller à l'essentiel



LE THÉÂTRE DE SABRATHA ■ L. LUENGO

Pour beaucoup d'entre nous, le voyage est une aventure unique qui permet la découverte d'une région, d'un pays, d'une ville où nous ne retournerons peut-être pas. Il est donc important d'avoir une vue d'ensemble de la destination tout en allant à l'essentiel. Délaissant l'anecdotique et le superflu, nous préférons nous consacrer aux grandes étapes, aux musées importants, aux principaux sites... Bien souvent, le temps presse et manque, il y a tellement de choses à voir, mais que d'images emmagasinées, que de découvertes passionnantes et combien d'histoires à raconter au retour. Dans cet esprit, Arts et Vie a développé deux types de produits. Les "découvertes" permettent une première approche, sous le signe de la synthèse, et offrent un riche aperçu de la destination. Les "classiques" proposent des itinéraires très complets, à travers les incontournables de la destination.

### En profondeur

Mais nous avons parfois envie de creuser un sujet, d'aller plus loin lorsque nous retournons sur une terre qui n'est plus *incognita*. Il s'agit alors de saisir les subtilités du pays, d'en apprécier les nuances, de faire des



LE PALAIS DE PETRODVORETZ ■ M. GERVAIS

rencontres saisissantes, de comprendre la complexité d'une région ou bien de connaître toutes les facettes d'une cité. Généralement, le temps n'est plus un frein, il semble se dilater pour offrir une découverte en profondeur. Comme dans les programmes "villes d'art" de l'association qui permettent d'approcher dans un même élan les grands musées, les principaux monuments et l'atmosphère d'une cité. De la même façon, nos "grands périple", se déroulant sur plus de 15 jours, présentent une vision détaillée d'un pays ou d'un combiné de plusieurs pays.

### La culture avant toute chose



PLACE D'ESPAGNE, À SÉVILLE ■ L. PALLUD

Parfois, le choix d'un voyage se fait sur un seul critère, mais non des moindres : l'apport culturel. Il s'agit alors de découvrir de grandes œuvres, d'analyser en détail un aspect bien particulier d'une ville ou d'un pays, comme l'architecture, un courant pictural, les grands maîtres d'une époque, une civilisation... Et cela ne peut se faire qu'avec l'aide de spécialistes, au cours de conférences, de parcours thématiques ou de visites bien ciblées qui nous éclairent et nous guident vers le savoir et la connaissance. C'est pour cela qu'Arts et Vie a créé ses "forums" et ses "routes du savoir". Sédentaires ou ayant la bougeotte, ces voyageurs ont au moins un point commun : leur envie d'apprendre et de se cultiver.

### Soif de nature

Mais il nous arrive aussi de vouloir nous éloigner des villes et de l'art académique pour nous plonger au cœur de ce qui fait également la beauté et l'intérêt des pays : la nature. Comme un retour aux sources. Quel plaisir de voir des sites encore quasiment intacts, de se promener le long d'une côte sauvage ou de dormir en plein désert ! De ces expériences simples et authentiques, Arts et Vie a tiré des itinéraires "nature",

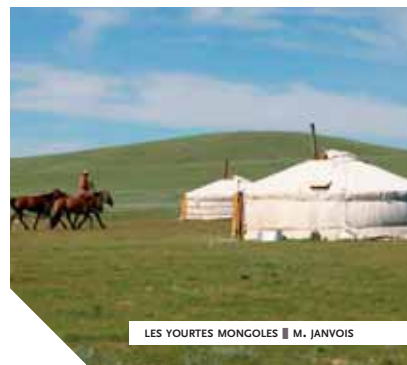
pour emmener le voyageur dans des univers où le paysage se fait spectacle. Et, pour les plus "sportifs", quoi de mieux que de parcourir les panoramas d'Europe à pied, dans un rapport privilégié à l'environnement du pays, à son histoire et à ses habitants ? À ces amateurs de sensations naturelles, Arts et Vie conseille ses "balades".

### Du jamais vu



L'ÎLE DE BARTOLOMÉ ■ R. ALBIGNAC

Si le voyage s'entend toujours comme une découverte, certains d'entre nous sont plutôt dans une recherche de l'insolite. Paysages époustouffants, civilisations méconnues, trésors cachés... beaucoup d'endroits correspondent à ces descriptions. Un mode de transport ou d'hébergement différent offre un autre point de vue sur ce qui nous entoure. Voir le monde de la mer, par exemple, grâce aux croisières d'Arts et Vie, permet d'aborder les lieux avec un regard neuf. De la même façon, les périple en train, à travers la Sibérie, la Suisse ou ailleurs, donnent au visiteur une vision totalement différente du pays et de ses réalités. Et pour les plus curieux, c'est un tour du monde qui peut les satisfaire. Parcourir le globe de part en part demeure une expérience inégalée.



LES YOURTES MONGOLES ■ M. JANVOIS

## MOTS CROISÉS – SPÉCIAL VIETNAM/CAMBODGE

En route pour l'Asie du Sud-Est ! Dénouez les intrigues, déjouez les pièges et découvrez les jeux de mots ingénieusement concoctés par Philippe Beaudoux, accompagnateur Arts et Vie.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI
1											
2							■				
3			■				■				
4					■						
5						■					
6		■		■							
7								■		■	
8				■		■					
9		■								■	
10						■					
11				■				■			
12					■						■

### HORIZONTAL

- 1 – Fut rattachée à l'Indochine en 1859.
- 2 – Immobile au Vietnam, mais vole en Chine. Réputé pour son sommeil.
- 3 – Personnel. Vous allez le goûter. Enduit n'importe comment.
- 4 – Digne d'un virtuose. Plastiques.
- 5 – On y trouve du repos. Fils de Poséidon.
- 6 – Imposent.
- 7 – Vitrail sans plomb.
- 8 – Préfixe. Instrument de cow-boy.
- 9 – Restauré.
- 10 – Couche. Sa taxe a peut-être aidé cette région.
- 11 – Envahisseur du Vietnam sur le retour. Bête. On fait beaucoup de choses en son nom.
- 12 – Des balais... Pâte à mâcher.

### VERTICAL

- I – Vue à Phnom Penh.
- II – Bouffe. Préposition. Le premier fleuve.
- III – Confucius de A à Z. Caractère de la langue vietnamienne.
- IV – Ici, elle est capitale. Graine d'épeautre.
- V – Fit voir rouge. Plusieurs nous attendent.
- VI – Nom étranger. Étrangère. Fleuve étranger.
- VII – Prisée par les orpailleurs.
- VIII – Baie non comestible. Préfixe séparatif.
- IX – Dommage que ce périple le soit.
- X – Courant au Vietnam. Huile répandue outre-Manche.
- XI – Toute retournée de sa certitude.

### Solutions de la grille du Arts et Vie Plus Hiver 2009 :

#### Horizontal

1 – Sergueiev. 2 – Osions. Nio. 3 – Triumvir. 4 – St. Sai. 5 – Errat. So. 6 – Xi. Tchekov. 7 – Pouchkine. 8 – Rhe. Nous. 9 – Soseki. Ure. 10 – Elsva. Rtsa.

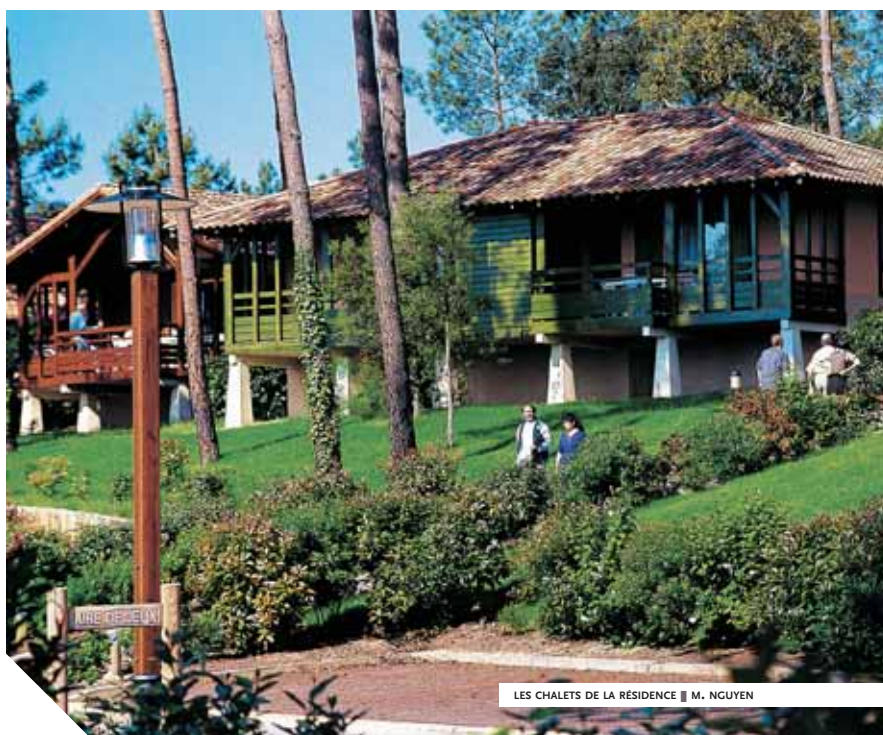
#### Vertical

I – Sous-exposé. II – Es. Trio. Ol. III – Rit. URSS. IV – Gorbatchev. V – Uni. Tcheka. VI – Esus. Hk. VII – Made in. VIII – Envi. Knout. IX – VII. Sœurs. X – Orlov. Sea.

# Séjournes 2 semaines sur le littoral sud aquitain à Arts et Vie Messanges

Au cœur des Landes et à deux pas du Pays basque

- \* Résidence en formule locative grand confort
- \* Programme d'animations, de sorties et de conférences



Forfait par logement en €

Du 04.10 au 18.10 (2 semaines)

260 € pour un logement 2 pièces  
pour 4 personnes

320 € pour un logement 3 pièces  
pour 6 personnes

## VOTRE SÉJOUR

>>> 15 jours

### PRESTATIONS INCLUSES

- la location du logement
- la fourniture des draps, taies d'oreiller et tapis de bain
- les charges (eau, électricité, chauffage)
- les taxes de séjour
- 1 place de parking paysager par logement
- le libre accès aux installations sportives

RETROUVEZ LE PROGRAMME EN DÉTAIL SUR [WWW.ARTSETVIE.COM](http://WWW.ARTSETVIE.COM)  
RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS AU SIÈGE OU AUPRÈS DES DÉLÉGATIONS RÉGIONALES.

#### ARTS ET VIE PARIS

Bureaux d'accueil au public,  
renseignements, inscriptions, adhésions

251, rue de Vaugirard, 75015 Paris

Métro : Vaugirard, Volontaires

Bus : 39 - 70 - 80 - 88 - 89

Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h

Tél. 01 40 43 20 21 - Fax 01 40 43 20 29

Attention, tout le courrier Paris :

39, rue des Favorites, 75738 Paris cedex 15

#### Siège et services administratifs

39, rue des Favorites, 75015 Paris

Du lundi au jeudi de 9 h 30 à 12 h

et de 13 h 30 à 17 h

Le vendredi de 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 16 h

Tél. 01 44 19 02 02

#### ARTS ET VIE GRENOBLE

32, rue Alsace-Lorraine, 38000 Grenoble

Du lundi au vendredi de 9 h à 12 h

et de 13 h à 17 h

Tél. 04 76 86 62 70 - Fax 04 76 86 62 71

#### ARTS ET VIE LYON

27, cours André-Philip, BP 62142,

69603 Villeurbanne cedex

Métro : Charpennes

Du lundi au vendredi de 9 h à 17 h

Tél. 04 72 69 97 77 - Fax 04 72 44 22 49

#### ARTS ET VIE MARSEILLE

9, boulevard de Louvain, 13008 Marseille

Du lundi au vendredi de 9 h à 12 h

et de 13 h 30 à 17 h 30

Tél. 04 91 80 89 60 - Fax 04 91 80 89 69

#### ARTS ET VIE NICE

45, rue Clément-Roassal, 06000 Nice

Du lundi au vendredi de 9 h à 12 h

et de 13 h 30 à 17 h 30

Tél. 04 93 88 78 18 - Fax 04 93 87 09 08

#### DEMANDE DE BROCHURE

PAR SERVEUR

Tél. 01 40 43 20 27

#### ARTS ET VIE SUR INTERNET

Prise d'option, newsletter, espace adhérent, réservation, paiement en ligne sécurisé, demande de brochures...

[www.artsetvie.com](http://www.artsetvie.com)